

CHANSON DE LA FEMME VERTE

La lune se perd
La lune se noie,
Dans l'eau noire
Clame le vent.
"Je désespère"
Hurle le vent.
La nuit de fer
S'est refermée
Et j'espère,
Mais quelle voix
Quelle fumée
Me nommera
La femme verte,
Nue et verte,
Qui m'aimera.

Les hauts de la lande sont à l'autre monde,
Les hauts du monde,
Là où le balancement de rêve au sang n'est plus,
Et c'est la promesse nue
Celle d'où est tombé le temps comme un anneau
de fruits.

Prendre les routes: la blanche, la dure, la re-
bondissante,
Les prendre pour aller où et où?
Au dernier ciel après les dernières lignes du
ciel-

Amours, désirs,
Elargissant la roue, l'anneau de l'explosion.

Tu seras le soleil.
Tu seras les milliers de regards
Humides au visage halluciné du cercle.
Mais voir
Il n'y a rien à voir.

Noeud de serpents, belle étoile marine
Tu rejailliras aux sources de ton cœur
Humblement.

Quelle voix passe dans le souffle ou le sang,
Donne au regard le jeu d'ombre et de jour,
A la fois prévient l'amour et le chante?
Quelle voix qui serait plus que vie et mort?

Ces deux au cœur de la nuit claire,
Guetteurs d'ils ne savent quel mot
Que terre et temps ont peut-être oublié
Et qui ferait s'ouvrir le monde
Comme un fruit éclaté dans l'été,
Les longs dormeurs noirs à l'horizon
Les monts en bivouac depuis l'éternité,
Le niagara muet du ciel et des étoiles,
La source au loin de cette aurore inverse
Et là le prélude que font à la fraîche
Les chaudes odeurs des silex et des herbes.
Ce ne sera pas encore pour cette nuit
Le nom, le secret, la clef,
Mais qu'elles furent proches de s'entrouvrir
Les sombres lèvres de l'espace.

Pauvre plagiat de dieu,
Pour qui? Pour ton ombre
Ou quelle autre image
Aussi fragile, aussi fugace
Que toi si tu sais avouer?

Et pourtant sauvé,
Sauvé peut-être
Le temps que ta parole,
Que ton regard à jamais
Dérobe au monde un jour
Et le donne en partage.

POEMES POUR TOUS

textes de Georges-Emmanuel CLANCIER

Comme le silence n'était pas premier.

(L'aube et la nuit,

L'aube et la nuit.)

Soleil du cri, soleil du chant, parole enfin.

Comme s'ils savaient, comme s'ils savaient!

Ils se croient princes faits de mots

(Du mot: arbre, du mot: chair, du mot: vivant)

Et non pas de l'écorce, de l'ombre, de la lumière,

De la faim, du secret, de l'amour, de la mort.

Comme s'ils savaient,

Sans écouter en eux le silence

Respirer plus fort, plus profond

Que la longue et vaine rumeur

Qui leur servait de destin.

Comme si le silence n'était pas l'air et le feu,

La terre et l'eau, le sang du verbe.

A l'aube était le silence,

A la nuit revient le silence

Que l'homme implore

De tous ses mots.

DANS

Dans le règne animal et tendre,

Dans le noir, dans la chair, dans la touffe,

Dans l'odeur, le chaud, la sueur.

Dans le fourré, le gîte, la terre meuble,

Dans la brassée ténébreuse, amoureuse,

Dans le déferlement de feu.

Dans l'oubli originel,

Dans le naufrage d'avant les mots,

Dans la jonchée des corps.

Dans la peau, dans la rumeur du sang,

Dans la peau et le sang du sommeil,

Dans la bouche du sommeil.

Dans la vague, l'écume, le creux, la houle,

Dans la mer caressée d'un sombre soleil,

Mer gloutonne, apaisante, apaisée,

Dans la matrice heureuse, triomphante,

Hors de la vie, hors de la mort.

Clive le visage,

Ses lamelles de temps ou de rêve

Que colore puis transperce leur vie de fruit.

Découvre sous l'espoir des mains, ce visage,

Tu ne sauras quel nom, tendre sève,

Sourd et se hasarde en lui;

Comme à la source frêle, sans rivages,

D'une nuit.

